

Études littéraires africaines

COUSSY (Denise), *Cent romans-monde*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2013, 216 p. – ISBN 978-2-8111-1021-5

Cécile Jest



Numéro 37, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026269ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026269ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jest, C. (2014). Compte rendu de [COUSSY (Denise), *Cent romans-monde*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2013, 216 p. – ISBN 978-2-8111-1021-5]. *Études littéraires africaines*, (37), 199–200. <https://doi.org/10.7202/1026269ar>

COUSSY (DENISE), *CENT ROMANS-MONDE*. PARIS : KARTHALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2013, 216 P. – ISBN 978-2-8111-1021-5.

Après plusieurs ouvrages consacrés à une zone géographique – l’Inde et l’Afrique subsaharienne notamment –, Denise Coussy nous propose une étude du roman-monde. Il ne s’agit pas d’un classement de cette centaine de romans comme le titre peut le laisser supposer, mais bien de la description des principaux *topoi* thématiques et formels de ce genre, chacun étant illustré par une dizaine de romans lusophones, francophones et surtout anglophones. Cette étude s’inscrit donc explicitement dans le sillage du manifeste « Pour une littérature-monde en français », lancé en 2007 par Michel Le Bris et Jean Rouaud et signé par une quarantaine d’écrivains, manifeste qui plaide pour une littérature centrée sur le voyage, lieu de rencontre avec l’Autre et vecteur de mélanges.

D. Coussy consacre le premier chapitre à ce lien fondamental du roman-monde avec le voyage en associant un récit de voyage – *Le Voyage au centre de l’Afrique* de Mungo Park, par exemple – au roman-monde qui y fait référence – *Water Music* de Tom Coraghessan Boyle. Elle s’attache ensuite à classer ces romans en fonction de leur aire géographique – l’Afrique et le « Tout-Monde », qui désigne finalement les autres zones, comme l’Inde ou la Patagonie – et de leurs personnages-types. Elle identifie ainsi l’esclave, l’exploité, l’exilé, et celui qui opère le « retour au pays natal ». Le quatrième chapitre est consacré au *topos* formel de la réécriture, que ce soit celle d’un roman classique ou celle qui se glisse sous forme de références dans le roman, comme dans *Verre cassé* d’Alain Mabanckou. Cette question du « choc des cultures » est associée à celle du choix de la langue dominante. Enfin, elle décrit les « écritures-monde », ces écritures qui mêlent les différentes variations de la langue dominante à d’autres langues. Ce dernier chapitre se conclut symboliquement par la présentation des romans de Glissant.

On peut s’étonner de voir que des ouvrages comme le *Cahier d’un retour au pays natal* de Césaire, le *Voyage au Congo* de Gide ou *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss soient analysés comme des romans. De même, le chapitre consacré à la réécriture des romans classiques commence par *Mansfield Park* de Jane Austen, qui est plutôt une relecture-monde qu’une réécriture. Par ailleurs, D. Coussy affirme que les œuvres qu’elle cite « se réclament de cette mouvance ». Or, les auteurs lusophones, surtout, peuvent difficilement se réclamer de ce concept français, calqué lui-même sur celui de *world literature* ; Conrad et Stevenson, quant à eux, sont bien trop éloignés dans le

temps. Enfin, le manifeste a suffisamment fait débat pour que cela ne soit pas aussi simple. La composition de mots avec la formule « -monde » ne peut résoudre la complexité de l'institution littéraire. Elle ne permet pas de s'interroger, par exemple, sur le fait que les récits de voyage cités ne relatent que des itinéraires en partance de l'Europe, alors que l'Autre ne décrit pas le pays européen mais se nourrit de sa langue et de sa culture qu'il réécrit. Les romans décrits, tout « monde » soient-ils, restent essentiellement périphériques, comme le montrent les catégories du « héros-monde ». Toutefois, on ne peut que reconnaître que ce tour d'horizon a le mérite de présenter de nombreux grands romans qu'un lecteur-monde se doit d'avoir lus.

■ Cécile JEST

DELMEULE (JEAN-CHRISTOPHE), *LES MOTS SANS SÉPULTURE. L'ÉCRITURE DE RAHARIMANANA*. BRUXELLES, BERN, FRANKFURT AM MAIN, NEW-YORK, OXFORD, WIEN : PETER LANG, COLL. DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE DES FRANCOPHONIES / AFRIQUES, N°29, 2013, 227 P. – ISBN 978-2-87574-070-0.

Jean-Christophe Delmeule, critique et poète français, commente l'œuvre polymorphe du malgache Raharimanana (né en 1967) en procédant à ce qu'il nomme une « plongée en textes troublants » (p. 28). Sans remettre l'auteur dans son contexte culturel, il insiste sur les processus d'invention qui aboutissent à une écriture hallucinée et paradoxale. Embrassant l'ensemble de l'œuvre (à l'exception des contes pour enfants), soit les nouvelles, les romans, la poésie, les pièces de théâtre et les commentaires de photos, il analyse, dans une partie introductive intitulée « La Poétique de la blessure », les multiples dimensions de l'œuvre en les ramenant à une sourde et permanente interrogation au sujet de l'écriture : « Chez Raharimanana, toute pensée est celle de l'écriture » (p. 16). Pourtant, il cherche aussi à situer l'auteur dans le vaste champ de la francophonie en le comparant à Césaire ou à Laferrière et en invoquant Glissant ou Deleuze. Avec le premier, Raharimanana partagerait la révolte, mais sans combat ni lien avec la communauté et, comme le second, il interrogerait l'énigme. J.-Chr. Delmeule met en évidence les tensions qui ne cessent de faire osciller cette écriture entre tradition et transgression, parole et silence, objectifs identitaires et postures individuelles, ouverture et fermeture (p. 70), résumant ce mouvement par l'expression de « chiasme entre l'écrit et l'oral » (p. 27) et, à la fin du parcours critique, de « vacillement